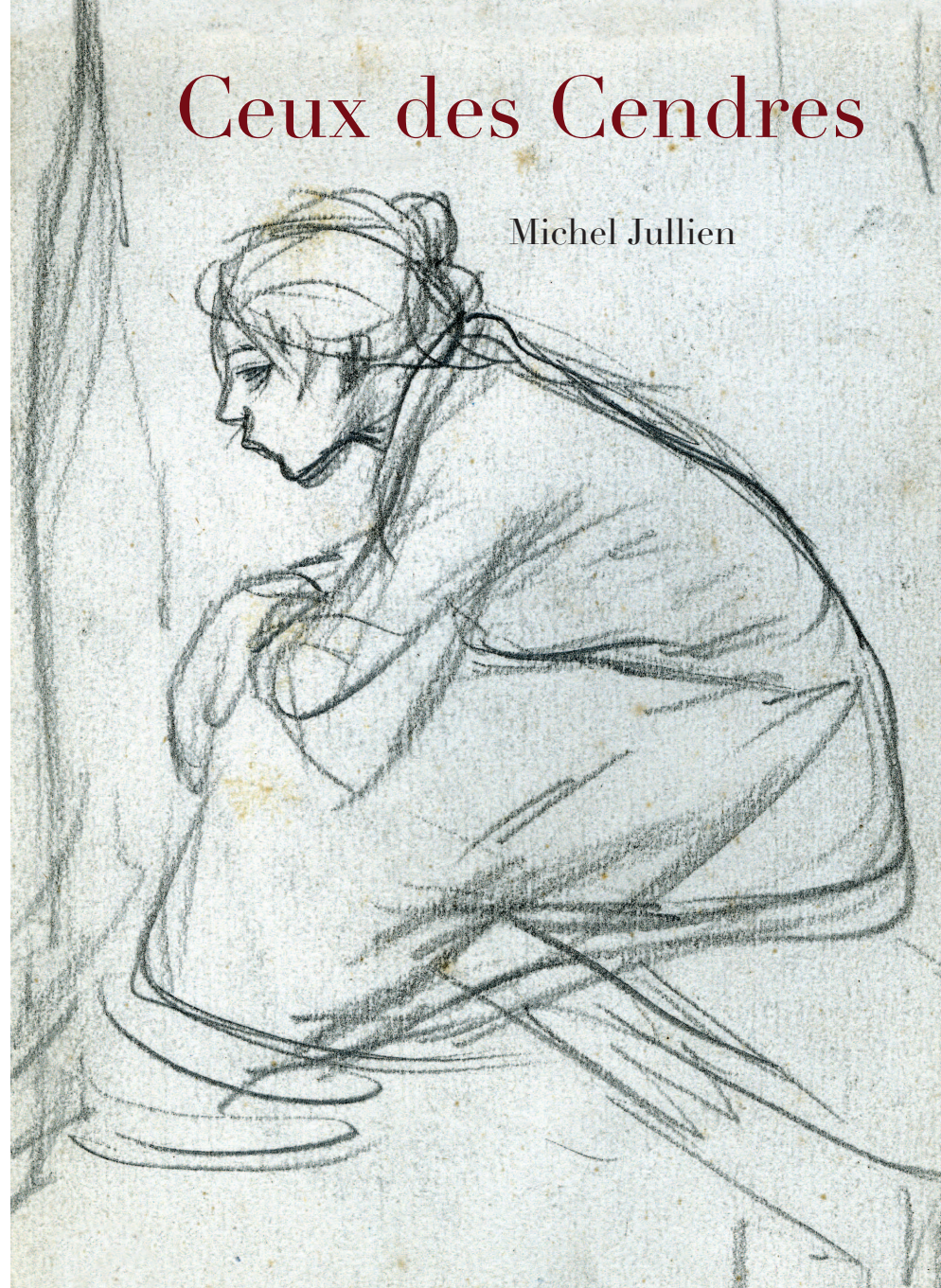


Ceux des Cendres

Michel Jullien



CEUX DES CENDRES

Michel Jullien

Ceux des Cendres

Ceux des Cendres a été publié dans
La Nouvelle Revue Française en mars 2019 (n° 635).

La présente édition a fait l'objet d'une révision par l'auteur pour
la Maison des Écritures, Lombez, et pour la Maison du Banquet et des Générations, Lagrasse.

Couverture :
Alexandre Steinlen, *Ouvrière*.

La Maison des Écritures
La Maison du Banquet et des Générations

Mathilde Redoin logeait rue Popincourt, à hauteur de l'impasse des Trois-Sœurs, au 26. Elle était ronde de Jean, de huit mois. Par les rues du Chemin-Vert et Saint-Gilles, le matin, elle se rendait à l'atelier. Cela fait vingt minutes, un peu moins et le trajet est plaisant. Les jours avaient changé le chemin. Mathilde prenait plus court, par la rue Sedaine, lentement, le pas chaloupé jusqu'aux ateliers de la rue des Francs-Bourgeois. Juin, elle est en corsage avec un châle. Elle marche comme deux. Son ventre va devant, elle après ; elle s'aide, elle le soupèse aux pas, comme une mappemonde car c'en est une, le monde, ses deux mains l'auréolent, elles font dessus l'étoile de mer, les doigts sans se toucher avec, au centre, le repoussé de l'ombilic en mausolée, ce grand tétin maf-flu du nombril modelant son chemisier. Cyclope enceinte. Un pan du châle a glissé de son épaule alors elle doit lâcher ce qu'elle tient et, rendu à lui-même, le ventre est aussi bien. Il porte. Mathilde lève les bras pour le foulard, ce geste. Ses mains en l'air font encore le ventre. Elles en ont le moulage, paumes creuses comme on voit aux joueurs de tambourin.

Le frisquet de sept heures du matin, ce châle attaché, les mains remises à l'emploi, pesant le ventre, louchées dessous. Mathilde va pansue.

Depuis quatre ans elle travaille à la société des Cendres. Ses frères l'y ont fait entrer. Ils y sont de longtemps, les trois Mallet, l'aîné Robert, Jules et Louis. Ce ne fut pas tellement compliqué. Louis fit la demande au contre-maître, avec Jules – Louis a parlé, Jules s'est tenu derrière, ils sont jumeaux, appréciés aux Cendres. Dans les bureaux leur chef en a parlé, une fois seulement. Il a dit combien Robert s'applique, comme Jules et Louis sont notés. Après trois mois une place se libérait.

«Laver les cendres», c'est passer son temps sur des limailles. D'autres se sont occupés d'or, d'argent. Ils sont restés des jours sur un bijou, un chaton façonné. Plus que la chose précieuse, ils ont dans l'œil la perfection des glyphes et pour certains, à force, un drôle de strabisme, l'orbite agrandie par le cylindre de la loupe. Le moindre anneau se polit, il rend des scories – on appelle ça des «cendres». Une coupe se cisèle et voici des copeaux qu'on ne rattrape pas sur le moment, lorsqu'on est penché, que l'on tient l'outil pour la prochaine entaille. Les déchets sont infimes et le geste accapare à l'instant. Ils vont au sol. Il s'en trouve partout, sous les semelles des orfèvres, dans les tissus, à l'intérieur des ourlets, sous les ongles des artisans. Ils se mêlent à d'autres rognures sans valeur, par terre, de cuivre, de verre, de sable et d'aiguilles de bois. En une journée ils s'amassent qu'on ne saurait trier. Passe le balai à la fermeture. Les petites richesses d'épluchures se mélangent alors à la poussière, tous

les moutons d'un atelier de joaillerie. Poudres, débris, paillettes, le tamis n'y peut rien, l'or est à toute taille, immiscé dans les pelures alors on garde le tas des balayures, qu'il s'étoffe au quotidien, qu'il grossisse de saletés avec, dedans, les brouilles et le reste, des miettes merveilleuses à reprendre, des petits filons ineffables. Les décombres ordinaires seront épargnés jusqu'à faire un monceau. C'est peu par boutique quoique, jour après jour, les raclures remplissent des baquets de fer-blanc – des batées.

Selon les enseignes, il peut se nicher deux cents grammes d'or en particules dans cinquante kilos de salissures, à ravoir, le soixantième d'un lingot, un filon. À la suite, toutes les officines implantées dans le Marais finissent par receler des veines à l'état de pruline, du hachis aurifère qu'Alexis Falize imagine orpailler. Une banque aux poussières. Il fonda la société des Cendres en 1859, rue des Francs-Bourgeois où travaillaient Jean Redoin, ami des frères Mallet, leur sœur à présent et bien d'autre commis des sciures. C'est pourquoi Jean et Mathilde s'étaient rencontrés, aux ateliers des alluvions. Aux commencements ils se parlaient un peu, puis ils sortirent avec Louis, Jules, à vélo, les dimanches par beaux jours, à Vincennes. Robert n'avait pas de vélo car il en était incapable, de taille, d'adresse, de goût. Puis ils flânèrent tous deux, sans les jumeaux Mallet, encore à Vincennes où se parler bas, à la grande foire de mai place de la Nation. Les foires sont bonnes, on se dit des choses en parlant haut, à cause du bruit autour. Les mots sortent autrement, comme à la face plutôt que de rougir. Ce n'est pas comme au bois où ils sont prononcés à demi, parce qu'on mâchonne un brin d'herbe,

que l'œil se distrait des verdure, s'attarde au gazon, prétexte les troncs d'arbres. À la foire de Nation les choses sont dites sans retenue, parce qu'il faut se faire entendre, aussi car chacun porte une belle mine. Ce n'est pas tout. On s'avoue mieux car tout est changé, n'est-ce pas, chez les forains : des couples ensemble brisent des assiettes en riant aux éclats, des enfants sont grimpés sur des cochons hilares, des femmes au stand ont de la barbe, il y a partout des coups de feu qui ne sont pas vrais, alors les confidences aussi, c'est-à-dire qu'elles se font comme bonjour.

Il ne se trouve pas beaucoup de femmes aux Cendres, rue des Francs-Bourgeois. Quelques-unes pour des travaux de moindre force. Ce sont plutôt des hommes. Certaines se montrent comme les ouvriers, avec des voix chargées d'égoïsme, des propos crus et des gestes qu'on ne fait pas. Celles-ci farcent en travaillant. Les autres ouvrières restent gênées, se mêlent entre elles – alors un jeu est de les plaisanter, pour voir, sans être rosse, à leur tour. Celui de Mathilde ne venait jamais. Il y avait Robert pour être là, Jules et Louis couvrant leur sœur sans y paraître, du fond des ateliers, et puisque Jean était proche des Mallet, il fit comme eux. On savait Louis habile à la savate, paraît-il. On ne l'avait pas vu faire mais il portait sous le nez une ligne de moustache en ressort de montre, deux brins en spirale à chaque côté, d'une élégance indécise cachant peut-être la détermination des duellistes. Jules aussi savait s'y prendre et presque mieux, lancer la jambe en balayette avec le poing fermé, en équilibre, rejeté loin derrière la tête, comme si la bourrade était pour ce côté plutôt que celui du pied, seulement, lui, il portait en mous-

tache une hirondelle plaquée sur la bouche. Robert ne pratique pas. Il n'a jamais franchi la Marne dans l'eau, pas nagé, tiré l'aviron, enfourché un canasson. Pas dansé. Mais il en remontre, bouleux, rogue quoiqu'il le fût par pudeur. Aussi pendant les pauses comme à l'ouvrage, nul n'aurait taquiné Mathilde, surtout comme ça, le ventre exagérant ses blouses, un losange ouvert de bouton en bouton, l'échancrure plus écarquillée de semaine en semaine, pareil au bustier, on en parlait aux ateliers des Cendres. On l'encourageait, par des mots bienveillants, des bonjours où entrait maintenant son prénom ou simplement par un sourire donné en pleine besogne tandis que d'ordinaire le sourire n'est pas de la tâche – le voudrait-on qu'on n'y songe pas. Son travail n'avait rien de pénible plutôt qu'elle restait longtemps debout, depuis huit heures, le matin, jusqu'au casse-croûte de midi. Debout encore jusqu'à la cloche du soir, dix-neuf heures.

L'embauche est à huit heures. Ceux des Cendres arrivent avant. Au numéro 39, le matin, les choses ressemblent à un dessin de Steinlen. Il y a des casquettes de biais, comme grincheuses, des vestes côtelées, des cols levés, des barbes qui font des visages, des mégots de côté et, sur beaucoup de dos, des musettes en bandoulière avec dedans le fricot de midi. Voici des cyclistes : ils ont fait le ciseau, la belle enjambée du cadre droit, par-dessus la selle, ils sont debout sur une pédale et le vélo roule encore. Ils ont pris pied. Puis ils poussent leur bicyclette au guidon. Il y a partout des mains qui s'avancent, s'effleurent sans prendre temps de se serrer, elles se touchent à l'aine du pouce, repartent ailleurs vers d'autres mains. Cela se passe à taille d'homme, le geste est infime,

comme ébauché, tout le monde en use. Non. Certains se contentent de toucher leur visière à deux doigts, la casquette s'est soulevée d'un rien et, de la sorte, d'un coup, dix bonhommes sont salués. Ils ne sont pas beaucoup au 39 mais comme chacun arrive en même temps, cela se voit sur la chaussée, et puis la rue des Francs-Bourgeois n'est pas si large que soudain elle n'ait pu étioiler la petite cohue matinale. Certains se présentent encore après, ils ne sont pas tant, pressés d'entrer sous le porche comme s'il pleuvait.

Les hommes vont au vestiaire. Les femmes ont le leur. Devant les casiers de métal bien des mains sont encore à se serrer car il est long de se rencontrer tous les matins. C'est ici que chacun endosse le vêtement auquel l'oblige sa partie. Certains enfilent des blouses avec les bras en l'air et on ne les voit plus. Là-bas dans un coin, quelques-uns ont déjà sur la tête un masque rabattu qui ajustent leurs gants, dix doigts à faire entrer dans une manicle longue jusqu'au coude, rêche au-dedans, un bras pointant la terre, l'autre main tirant à toutes forces sur le col du manchon, comme si les deux bras se battaient entre eux. On en voit s'enrouler les reins d'une large bande de drap, plusieurs tours serrés ; on en voit se chausser. Ils sont assis sur un banc, en rang, ils ont des dos accaparants sur lesquels donnent des raies de jour venues des verrières à croisillon quand, plus bas, leurs doigts se débrouillent de boucles, de sangles et d'ardillons. D'autres attendent leur tour, debout ; un dos se redresse, l'un quitte le banc, la place est libre mais les croupes à la ligne se sont relâchées et le nouveau venu va devoir bouter pour se loger au cordon, il y prétend. Et c'est souvent la scène : il n'en

reste plus que deux à se chausser, bientôt l'un d'entre eux en a fini et s'en va, mais si l'autre est assis à une extrémité, le banc rue. Lorsque tout le monde est vêtu, les gamelles de fer-blanc ont disparu dans les armoires avec leurs lots de quignons, veau froid, pâte de coings, museaux vinaigrette.

Mathilde avait sa tenue, simple, lourde. Un tablier de cuir passé à la nuque, jusqu'aux pieds. Il l'enrobe comme un écran, s'attache derrière. Le cuir est mieux que les tissus, il n'a pas de mailles. C'est une plaque sur laquelle les limailles peuvent glisser et si elles s'accrochent, on les a d'un revers de main, le reste à la brosse, ce qu'elle doit faire régulièrement selon la consigne. Mathilde à son pupitre : la table est à hauteur de ventre, le ventre l'en sépare chaque fois un peu plus depuis ces derniers mois, ce qui fait un jour. N'importe le vide entre son ventre et l'établi. Les fondrilles d'or ne seront pas perdues. Parce que le pupitre de zinc s'abaisse en toboggan, parce qu'il y a ce tremplin sur son rebord pour reprendre les détritrus, une rigole incurvée, un nez de table. Parce qu'il y a son tablier de cuir, verni par l'usage, noir à force et les poussières se détachent dessus. Et encore, il y a la chute du tablier qui couvre ses chaussures, aucune particule n'irait se perdre aux lacets, aux œilletons, aux cous-de-pied. Mettons qu'un débris échappe au pupitre, au paravent du tablier – c'est tout le temps, et que Mathilde soit enceinte ne compte en rien –, qu'il finisse au sol, qu'elle l'écrase sous ses chausses, que la paillette y reste : elle n'y sera pas. D'abord l'ouvrière n'est pas tant stationnaire, elle a de menus écarts sans se déplacer, non pas des pas mais des talonnages, elle frotte ses pieds, à peine mais ils se déplacent. Ensuite elle ne

touche pas le sol. Elle porte des souliers à clous, fournis par les Cendres, ferrés d'ailes de mouche. Et quand bien même, Mathilde est tenue de récurer ses semelles, plusieurs fois la journée selon les directives ; elle coche une grille lorsqu'elle l'a fait, un pied l'autre, deux croix par heure, dix-huit au soir. Le règlement n'est pas toujours suivi aux Cendres mais en partant, on pourrait lui demander de présenter ses talons. Aucune poussière ne sera perdue. Quant au plancher, chacun travaille sur un parquet de caillebotis. On marche sur des alvéoles où finiront les résidus de fortune. Il s'en trouve. De semaine en semaine, dimanches chômés, une équipe en extra s'en vient soulever trois mille mètre carrés de plancher, case à case, trois mille plaques de caillebotis sous quoi revient le balai dominical. Il affine, rapporte les vétilles, boulettes d'argent, grains de tabac, moutons d'ordures, buées d'or et mouches mortes.

D'un moment à l'autre, un commis vient remettre un ballot de déchets au coin de l'établi. Mathilde y puise des brassées. Il en fuit entre ses doigts, les plus fines particules, tant pis, elles iront aux claies, plus tard au balai, on les aura dimanche, à la prochaine passe. Le métier est facile mais alors il faut faire vite, jauger à l'œil, trier le disparate à la main. Mathilde ne confond pas, peu – eh bien, les détritrus mal distribués seront repris. Il y a ce qu'on voit d'abord, les grenailles, les rogatons de mâchefer, du cailloutis infusible déchargé de la rareté. Elle les écarte. Ces cailloux-là sont pour un baquet de fer à portée, elle s'en saisit, les jette à gauche et cela rend un bruit clinquant lorsque le récipient est encore vide, plus sourd à mesure. Il y a d'autres cailloux,

des débris de bonne taille qui ont longtemps frotté avec l'or, des creusets d'orfèvres brisés, des concrétions ratées, des amalgames brûlés, des résidus calcaires, c'est-à-dire poreux, « chargés ». Ceux-ci vont main droite, dans un grand seau. Mathilde aime bien ce seau – un tonnelet muni d'une anse gainée de bois tourné, cerclé. Il se remplit. Elle le préfère à l'autre, la gamelle aux grenailles, non pas pour les poussières d'or qui s'y mélangent mais pour d'autres promesses. C'est que, lorsqu'il est plein ce seau, elle le doit au broyage au bout du grand atelier, où Jean travaille. Jean est broyeur. Si bien que plusieurs fois par jour, lorsque enfin le seau est à bord (et parfois il ne l'est pas comme il faudrait), elle et Jean se rencontrent, pour la besogne et non comme qui chôme. D'ailleurs chacun les voit, c'est leur travail, d'autres resteraient plus longtemps à bâiller. L'échange dure peu, Jean Redoin prend le seau, ils se disent quelques mots et dorénavant ces mots sont toujours pour savoir si ce n'est pas trop difficile, tenir ainsi debout, grosse. Là aussi il faut parler haut, autrement qu'à Nation. Il y a la presse à double écrasement, deux fois une tonne à tourner sur un manège, les pépites qui éclatent sous la pression, le vacarme grenu des meules sur le disque de pierre, celui de toutes les crémaillères au plafond capables d'entraîner l'axe des presses, les moulins, les pilons et non loin la « Belleville », la grande chaudière. On la regarde encore lorsqu'elle rejoint son poste, Jean et les autres, comme elle marche. Au moins le seau est vide. Puis après, on l'observe toujours devant sa paillasse, pas longtemps mais chacun, si elle est bien debout, Mathilde, orpailleuse à façon, rabatteuse de granules anthracites, des rebuts.

Jean broie. Il fait aller les courroies, les axes et les pignons. Il fait des poudres. Ce n'est pas lui, la meule rend des poudres écruës. Elle tourne, les deux masses concassent ce qu'il leur donne des seaux de Mathilde. On dit qu'il « brésille » – mettre en poussière. Des chevilles au menton, il est couvert d'un tablier de cuir, lequel n'est pas conçu comme celui de sa femme. Mathilde ne présente à la table que son ventre, elle reste en pied quand lui gesticule. Il s'anime par métier autour des meules, leur montre le dos, les flancs, le buste où vont les particules. C'est pourquoi son vêtement l'enrobe comme un cornet. Il porte un calot sur le chef, des gants, des brassières car, à chaque décharge, en pilant, sans aller bien vite, les roues de pierre envoient du pulvérin par-dessus le manège au point que Jean Redoin est un ramoneur en blanc. Un ouvrier fumé, beige dès la première heure d'embauche, la barbe blême qu'il a châtain, le sourcil laiteux, la face plâtrée. Lui aussi s'époussette, coche des croix lorsqu'il l'a fait. Près de la presse est un recoin qu'on nomme le « môle aux vétilles ». Redoin s'y tient debout, déshabillé de son écorce de cuir, il passe sur le vêtement un papier goudron. Le goudron accroche les farines, il sera le premier à fondre dans le cycle, à la prochaine chimie des cendres. Le môle aux vétilles a son tabouret. Jean s'y assoit, se récure un pied après l'autre, à la brosse. Frotter les semelles, insister au talon, s'obstiner sur les coutures comme aux boucles des sangles. Se barbicher, dépoudrer les mèches, ravoïr l'entre-doigt des gants, le pli des commissures. Au reste, le môle aux vétilles est fait du même plancher, des carrés de caillebotis sous lesquels tombent les reliquats de poussière, l'inventaire des cendrées.

Jean Redoin a lui aussi ses seaux. Ce ne sont pas ceux de Mathilde. Les siens sont aveugles, d'une pièce, sans lattes, en métal, un couvercle étanche les coiffant pour la poudrille, les susceptibilités volatiles. Pleins, ils pèsent moins. Et comme Mathilde d'heure en heure, il va rendre son cheni, son talc d'or. Ce n'est pas loin. Il le remet au lavage, aux puînés, Jules, Louis (ceux de la savate), dans l'atelier voisin. Parfois il s'y trouve lorsque Mathilde se présente aux meules avec son charroi. Alors elle n'attend pas et lorsque Jean revient, il voit le plein seau. Elle est venue, n'importe, ils se rencontreront à la prochaine rotation. Maintenant Jean ne s'attarde pas au lavage. Il préfère retenir ses seaux depuis quelques jours, tant qu'elle n'est pas venue avec les siens, car il regarde à la peine de Mathilde, à cause des grandes lassitudes, à cause de ce qu'elle tient pour eux au ventre de son tablier. Le métier n'en souffre pas, deux ou trois seaux de décalage ne sont pas pour entraver le cycle des poudres.

Et puisqu'elle a ce ventre dorénavant, il n'y a plus de gêne entre Redoin et les jumeaux Mallet, une gêne qui était venue lorsque Mathilde se mit avec Jean, au commencement, quand Jean le broyeur se déclara aux frères, avant qu'ils ne s'épousent. C'est que lui, Jules et Louis se fréquentent de longtemps. Chacun sait de l'autre les gaudrioles qu'ils eurent en partage. Les trois ont connu des filles, parfois les mêmes à Joinville ou Nogent, alors que rien n'était sérieux, mêmes peaux, grain, l'aisance à se dévêtir. À propos d'une, à propos d'autres, ils en parlaient, tombaient d'accord sur des choses, le défaut des genoux, l'avantage de la taille, sa méconnaissance aux gestes ou, au contraire, un talent. Ils ont fait du

bicycle à Saint-Maure en compagnie d'amies, à Chennevières et Noisy, ils ont fait les bals à Gournay, la noce à Champigny, jusqu'à Pomponne, avec les mêmes, alors qu'elles venaient de changer de bras, qu'ils avaient changé de bouches. Ce n'est pas que cette gêne fut tellement forte mais elle tenait à d'anciennes facéties camarades quand désormais chacun devenait beau-frère. Désormais cette pudeur n'est plus ; Mathilde porte l'enfant de Jean, d'ailleurs voici Louis marié, Jules est fiancé.

À la remise des seaux, chaque fois, les jumeaux demandent après leur sœur, si l'effort ne la prend pas trop. Jean dit que non, que si tout de même, elle se fatigue. Eux lavent par métier, ils lessivent. Ils « dégraissent » c'est le terme, ils baignent le beau perlimpinpin des escarbilles passées sous meules. D'abord Louis : il a devant lui quelque chose d'un derrick, des tambours empilés allant du grand au petit avec la pointe en bas comme on voit aux pyramides inversées – aux diamants taillés. Son métier ravirait les enfants. Il n'est que de mettre des brassées de cendres dans la première cuve, celle du haut, ajouter de l'eau. Elle passe vite d'un tamis à l'autre, de bac en bac, jusqu'en bas. Elle a emporté les particules solubles étrangères à l'amalgame. Cette eau forme une précieuse bauge mise en cruchons, une mélasse de fortune que Louis va rendre aux mains de Jules.

Le frère est à côté sans qu'il soit besoin de traverser les ateliers. Les cruchons font la queue tant que Jules prépare. Il patouille un fluide épatant, une eau de fer indolente, comme grasse, une eau pas même humide. On dirait un liquide indécis, n'aspergeant rien, les gouttes de mercure

rechignent à couler. Une drôle d'eau gris argent, lunaire de panse et de teinte, une eau sans esprit de décision, une eau qui n'ose pleurer. Elle fait des billes. C'est une eau mauvaise Jules le sait, tout le monde le sait aux Cendres, n'empêche, il en a plein les doigts, les mains, des doigts qu'il rapporte à la bouche, aux yeux, des mains qu'il lave à la pause parce que sa sœur l'y incite. Toutefois le mercure a ses affinités. Il accroche l'or, c'est sa propriété, sa vertu de chimie. Alors Jules étend le mercure à mains nues sur des plaques. Les plaques se chevauchent à la façon des tuiles, elles couvrent un toboggan de douze mètres pour une pente d'exactly sept degrés, une longueur et une inclinaison propices à la décoction, un circuit sur lequel vont couler les cruchons de Louis. Le précipité retournera quatre fois à la descente afin que l'eau épuise ses dernières brouilles aurifères. À chaque passage le jus est plus lavasse, liquidé jusqu'aux dernières finesses, l'or aimanté par le mercure.

Enfin Jules épuise. Il passe les plaques à la raclette, gavées du mélange. L'instrument est terminé d'une ligne de liège. Le liège est bon, ni métal ni rien. Lui aussi a ses lois propres – un bois qui déroge aux arbres, au bois –, sans porosité, peu d'amourailles aux poussières, indifférent aux fluides, sourd à l'électrostatisme, épongeable, on en fait des bouchons de vin. La réglette de liège nettoie la purée d'argent, Jules a maintenant des gestes d'apiculteur, maniant les plaques l'une après l'autre, frottant l'avvers, les bords, le revers. Ce n'est pas très jaune. Métissé d'or, le condensé dégoutte dans un cuvier. Il sera pour l'aîné des Mallet, Robert Mallet au dernier recoin de la fabrique, lui seul et son distillateur.

Ainsi tous se sont croisés à la Société des Cendres, les Redoin, les Mallet, Mathilde aux cailloux, Jean le farinier, Jules et Louis les décanteurs, ils se sont donnés des seaux, des baquets jusqu'à Robert. Toutefois dans les combinaisons certains ne se rencontrent pas. C'est vrai de l'aîné des Mallet et de sa sœur aux deux bouts des ateliers. Alors Robert aussi s'enquiert en fin de chaîne, quand revient Jules, si Mathilde a une grande fatigue.

Robert Mallet est de la dernière passe, à l'ébullition, quand l'or se révèle. À cet endroit des Cendres les semelles ne sont plus dans la limaille. Il n'en reste pas. Tout fut concassé, agglutiné, rincé. L'or s'est fait prendre, il faut le ravoir, libérer les carats, scinder l'amalgame. Du mercure ou de l'or, lequel s'évapore le plus vite? Il faut toucher 2 960° Celsius pour volatiliser l'or, 357° pour le mercure, huit fois moins, alors Robert chauffe. Il est posté devant les bulbes du distillateur, la main sur les pointeaux, il cadence le feu. La lotion repose au fond, trois litres de mercure mâtiné d'or, soit quarante kilos d'amas à la cuisson, un gros placenta d'argent sous cloche de verre. L'eau la première s'échappe comme une cabriole, elle va vite en vapeur, elle est toute partie. Le pyromètre marque 140°. On n'y voit rien. Robert n'y voit rien mais il sait aux couleurs. Il bâille devant la décoction, il songe à Mathilde, pansue comme l'alambic, ce ventre dans lequel on ne voit rien. Si c'est une fille? Seul le ventre de Mathilde sait ce qu'aucun ne connaît, pas même elle. 200° sous le feu, encore trop peu, le mercure ne s'est pas converti en nuage. Il songe que dans un mois Mathilde aura rendu ce ventre. Robert en oncle, ses frères en oncles mais mieux pour lui. Sa

sœur et Jean lui ont demandé s'il acceptait d'être parrain. Lui plutôt que Louis, Jules, parce qu'on l'aime bien le gros Mallet. Il a dit oui. Il y pense devant l'alambic, « comment au juste être parrain tout entier, comment bien l'être tous les jours? » Maintenant 260° sous l'estomac de la cornue. Des gaz s'échappent, Robert rêve, à sa sœur là-bas, debout, à cette devinette qu'on lui a contée il y a longtemps et dont la solution s'est perdue. Un berger, une enfant, un loup et le gâteau, voilà : le berger doit franchir la rivière en gardant l'œil sur chacun car sinon, le loup mange la fillette quand elle brigue la galette or, à moins de sombrer, l'embarcation ne prend que deux passagers (c'est une convention du conte, chaque protagoniste valant le même poids, qu'on soit fillette, loup ou galette). Comment était-ce, dans quel ordre passer? « Le berger fait traverser l'enfant » mais ensuite, qui, quelle berge? Il se reprend, « d'abord il fait passer... », non, il ne sait plus. Il l'a su, on lui avait soufflé le moyen, il l'a oublié aussitôt quoique au moment la résolution lui parût admirable. Il retourne la chose, « le berger va chercher la galette... », c'est difficile, alors Robert Mallet ne cherche plus, il se contente d'imaginer ce que font les quatre sur la rive d'en face, quand ils ont passé, pourquoi un loup, ce compagnonage, un gâteau, le sucre et la fillette? Ce que devient la barque, si elle elle appartient au berger, à qui? C'est à quoi il songeait vers 300° en regardant les premières fumées s'échapper de la cornue, cette espèce de grande virgule, une panse de verre mise à l'horizontale, outrée.

Les gaz reniflent. Il s'en perd, là où le manchon s'ajuste au nez de l'alambic. Robert en inhale. Surtout il respire

– il a les mains moites par nature, il sue d'ordinaire sans tous ces fours autour –, bien bouffi, le front épais, rien du faciès de ses frères. Il se dit aux Cendres que les températures l'ont fondu, déformé car il est vrai, Robert Mallet a le visage d'un drôle de format, avec la langue un peu toujours montrée. Il a les traits comme on n'aime pas les croiser et vers lesquels pourtant l'œil revient malgré lui, plus qu'il ne le faudrait, dans la rue, dans les autobus, parce qu'ils surprennent, qu'on en voit peu de semblables et qu'on voudrait les fixer, les raconter ensuite comme des choses vues. Il a son instruction, comme les autres, seulement il se méfie des phrases. Le premier mot ne vient pas toujours, alors il est redoublé, plusieurs fois bien que Robert le connaisse. On en sourit, beaucoup plaisantent à ce mot qui rebondit sur sa langue; ses frères en rient, Mathilde l'écoute, elle a pour lui la patience. Il n'est pas en ménage, Jules et Louis ont le leur, au Perreux, à Charenton-le-Pont. Mathilde et Jean vont être trois. Lui vit chez sa mère, rue des Récollets, à côté du dépôt des faïenceries de Charolles. Il y est bien, il y était bien car, veuve de quatre ans, elle va se remarier. Madame Mallet qui en secondes noces sera bientôt pour s'appeler Moline. Il en est heureux, pour sa mère, pour ce monsieur Moline qu'il a salué, Robert seulement désolé d'une broutille d'état civil, cela fera maintenant Honorine Moline et ce n'est pas très beau trouve-t-il.

Le pyromètre affiche 350°. Robert remâche, la galette et l'enfant, le loup et le berger, ce qu'ils peuvent faire ensuite? Il cherche en voyant monter l'or dans le ventre de l'alambic, une masse jaune prise de noir, encore laide tandis qu'au

bout des Cendres il ne sait pas que Mathilde vient de s'asseoir. Elle l'a dû, penchée en avant, les mains agrippées au bois du banc. Ça s'éloigne, ce n'est pas loin encore, une entorse, deux épées venues du ventre – venues au ventre –, passées, tapies. Elle s'est redressée sur le banc, avec une grimace et le corps qui va un peu d'avant en arrière sans qu'elle s'en avise. Son chignon s'est défait, ses épaules se sont mises en bas, ses mains glissent sur ses cuisses, elles pendent au sol. L'éclair va revenir, elle le sent. Chacun l'a vue qui a quitté son poste. On répète son nom mais Mathilde ne répond rien, sa bouche ne le permet pas. Alors pour l'appeler on lui touche un bras sans tellement oser. D'un ouvrier : « S'il lui faut une gnôle? » Puis d'autres sont arrivés des ateliers voisins, Jean, jusqu'à Jules et Louis plus pâles entre eux, parce qu'ils ne savent pas, parce que tout vient d'avance et de plusieurs semaines. Jean surtout est blême sous sa toge de farine, livide derrière son masque de poussière, on lui voit les yeux. Aucun des deux Mallet n'ose un mouvement car Mathilde à nouveau se plie sur le banc tandis que tout là-bas, aux confins de l'usine, par un œilleton de l'alambic, l'or naît sous les yeux de Robert, l'équivalent d'un pain de deux cents grammes, un peu plus à l'estime, la fournaise empêche encore de bien voir. C'en est, une pépité ordinaire comme en voit poindre Robert chaque jour, alors il pense à d'autres chose, la face un peu penchée, la rivière, le loup : si le berger a une corde pour arrimer la barque, si une maison les attend pour le soir, ce qu'ils feront tous les trois, ensuite. Le pain d'or monte derrière le mouchard de verre. Il va devoir bientôt baisser la flamme. Encore un peu, c'est son métier,

la couleur n'est pas à cuisson. Il a le regard perdu sur le galbe de la cornue, la langue aux dents, et c'est comme ça qu'il était lorsqu'on est venu le chercher du fond des ateliers. D'abord il n'entendit pas comme on le secouait par les épaules, même à répéter car l'usine des Cendres vit de bruits. C'était Simon qui n'avait rien à faire à l'alambic, Simon avec ce geste de « là-bas » et une bouche à dire que c'était Mathilde.

Alors le gros Mallet à éteint ses feux. Il a regardé le pain d'or, puis retiré ses lunettes avant de traverser l'usine au pas qui est le sien, avec un sourire de tout son poids. On ne voyait pas Mathilde au banc, trop de monde. D'abord, ce fut pour congédier la compagnie ; ils veulent bien faire mais gênent, et puis elle n'a pas toute sa pudeur. Il fallut secouer Jean parmi tous, lui dire le plus court chemin de l'Hôtel-Dieu pour la fourgonnette des parturientes et tant pis pour les cendres. Ce fut long à bégayer, deux fois les consignes à mots coupés, Jean opinant à chacun. Ses frères ensuite, les rudoyer à leur tour mais il n'a pas pu s'empêcher : leur donner l'accolade, dire « nigaud » à l'un, « couillon » à l'autre. Enfin le reste. Il s'est approché de sa sœur, il a répété son nom en lui flattant l'épaule, une grosse main dessus. Elle lui a souri, c'est-à-dire qu'elle l'entend et comme Mathilde veut se relever, Robert la retient. Il lui a ôté ses godillots de ferraille, à ses pieds, il a dénoué son tablier d'ouvrière, s'est assit au banc ; il s'est assis le moins du monde, comme sur un quart de fesse. Elle et lui ont les pieds dans l'or. Il a lancé la parole, Jean ne tarderait pas, il le lui assure un peu longtemps car les mots achoppent. Ils achoppent, tant mieux

pense-t-il, ça gagne du temps. Il en faudrait tellement avant que l'estafette arrive aux Cendres. Autour, on s'était remis au travail bien qu'aucun ne travaillât tout à fait en le faisant. Il a pris la main de Mathilde, il l'a mise sous la grande sienne, avec cette gigolette de pouce qu'il passe et repasse sur les doigts de sa sœur. Donner les mots, quoi ? Ceux-ci qui lui viennent en premier, cette histoire de berger décortiquée autrement car c'est sot, les loups ne vont pas en bateau, les bergers ont bien à faire aux pacages, pourquoi chacun voudrait le même poids dans la barque et surtout, puisqu'il y a cette galette, pourquoi ne pas laisser l'enfant la manger ? Alors les phrases sont venues les unes les autres, hoquetées pour sa sœur, et elle aussi hoquetait, le souffle entrecoupé. Ils se tiennent par la main, leurs doigts s'effleurant au rythme du conte ; Robert parle bas, pour elle, il brode : que l'enfant est assis à la table du goûter, c'est l'heure de la galette, que Mathilde l'a cuite, qu'il tient la plus belle part entre ses mains, il y a du sucre dessus, roussi, des pommes dessous, des bords dorés, Robert en dit les couleurs quand les mots bafouillent, redoublent, les premiers à chaque fois mais Mathilde les comprend avant qu'ils ne viennent en entier, alors elle hoche la tête à chaque mot gagné en lui serrant le bras, elle les articule pour lui, on dirait que c'est elle qui bégaie. On entendait l'estafette par dessus les machines, on entendait Jean donner le chemin mais Robert terminait son histoire en câlinant les doigts de Mathilde. Il disait, la galette, une promesse, elle n'en finit pas de grossir, des phrases maintenant limpides, sans heurt, Robert raconte comme la galette grandit quand l'enfant s'en régale, cette part qui est l'enfant.

